

## *Le Sud brûlant de Kaye Gibbons*

Mis à jour le jeudi 2 décembre 1999

Dernièrement, Kaye Gibbons a décidé de s'accorder une année de vacances. Une grande, belle année à ne pas écrire, ou alors pas sérieusement. C'est-à-dire à ne pas promener de pièce en pièce, à travers sa maison, les chapitres d'un roman en cours, aussi avides de soins et d'attention qu'un nourrisson affamé. Le brusque et prodigieux succès de ses livres, portés aux nues cathodiques par la célèbre émission télévisée d'Oprah Winfrey, l'a soulagée de la pression financière qui l'obligeait à enchaîner les romans sans reprendre son souffle. Et qu'a-t-elle fait, à la place ? Eh bien, la cuisine, un peu de ménage, des courses pour ses trois filles, toutes ces pièces du puzzle domestique dont elle ne se lasse pas de redessiner les contours. Car c'est dans le va-et-vient entre l'exaltation de l'écriture, sa fragilité nerveuse et un quotidien plein de tendresse que cette femme de trente-neuf ans a réussi à s'imposer comme l'une des romancières les plus admirées des Etats-Unis.

Encouragée par Eudora Welty, remarquée par Walker Percy, Kaye Gibbons est aujourd'hui l'une des grande voix de cette littérature du Sud qui compte, dans son arbre généalogique, les noms de William Faulkner, de Tennessee Williams et de Mark Twain. Le "Sud" littéraire, contrée secrète et presque aussi mythique que le Yoknapatawpha de Faulkner, contenue comme un songe brûlant dans le vaste espace qui s'étend de Richmond à Kansas City - en passant par le saint des saints, ce Mississippi où la légende est pure comme le plus pur des whiskys. Hormis leurs liens géographiques, quelle sorte de parenté relie entre eux les écrivains de cette région ? "Ah ! Mais c'est que nos personnages ont généralement de meilleures manières qu'ailleurs", s'exclame Kaye Gibbons, en riant franchement. Il faut dire aussi qu'ils mangent très bien, nous les alimentons mieux que les autres romanciers." Puis, plus sérieusement : "En fait, nos romans reflètent beaucoup de caractéristiques locales. Et surtout, les écrivains du Sud sont très marqués par l'Histoire. Nous y pensons sans cesse en écrivant."

Les personnages de Kaye Gibbons donnent corps à cette théorie. De livre en livre, ils se heurtent à la surface raboteuse de l'Histoire, qui façonne les esprits et les moeurs autant que la configuration d'un pays. C'est la Dépression dans *Pour faire de beaux rêves* (Flammarion, 1993, Points no P57), la deuxième guerre mondiale, dans *Une sage femme* (Flammarion, 1995), ou la guerre de Sécession dans *En mon dernier après-midi*. Presque tous vivent en Caroline du Nord, là où Kaye Gibbons habite elle-même, avec son mari l'avocat Franck Ward. C'est une maison de briques, dans l'un des faubourgs résidentiels de la

ville de Raleigh. Une de ces maisons remplies de livres et de sofas, où les animaux - des chats et des chiens, neuf en tout - ont la permission de marcher sur la table du petit déjeuner.

Sur les murs, de splendides photos du Sud en noir et blanc, dont certaines ont été prises par Miss Welty en personne. Il règne là une espèce de sérénité difficile à décrire, l'ombre légère d'une paix dont les romans de Kaye Gibbons sont souvent l'illustration. Non que leurs personnages y vivent des vies tranquilles, loin de là, mais parce que leur félicité suprême, lorsqu'ils parviennent à s'extraire des tempêtes, consiste à se forger un foyer paisible. Un port comme celui que la romancière a fini par trouver pour elle-même, après une enfance troublée. Née d'une famille de fermiers en Caroline du Nord, elle avait dix ans quand sa mère s'est suicidée, la laissant aux mains d'un père alcoolique et brutal. Après avoir été confiée à « divers parents psychopathes », celle qui s'appelait alors Bertha Kaye Batts trouva une amorce de salut auprès d'une famille adoptive.

Chez des « foster parents », autrement dit des parents nourriciers. C'est de cet adjectif qu'elle a fait le nom de sa première héroïne, *Ellen Foster* (Rivages, 1988 et Rivages-poche no 4), une jeune fille qui tente de se faufiler hors d'un drame un peu semblable à celui que vécut Kaye Gibbons - et dont l'histoire se vend par centaines de milliers d'exemplaires. Dans ce livre, comme dans tous les autres, la narration se fait à la première personne, par la bouche d'une femme. Une seule exception à cette règle : le merveilleux récit intitulé *Une femme vertueuse* (Rivages, 1989 et Rivages-poche no 31), où alternent les voix d'une femme à quelques heures de sa fin, puis celle de son mari après que la mort a fait son oeuvre. « Ecrire à la première personne, c'est tout ce que je peux faire, explique Kaye Gibbons. Quant aux portraits de femmes, c'est une manière de me rapprocher de ma mère. Je ne me rappelle pas le son de sa voix, alors j'invente des personnages de femme qui pourraient être des voix de mère. »

Des mères, il y en a de toutes sortes dans ses romans, mais l'une des plus saisissantes est sans doute la femme qui livre un âpre combat à sa folie dans *Signes extérieurs de gaieté* (Flammarion, 1996). Kaye Gibbons sait ce que cela signifie, elle qui souffre de troubles maniaco-dépressifs depuis l'âge de vingt ans. A force d'obstination, cette romancière qui se dit « submergée par la joie » quand elle écrit a pourtant appris à maîtriser son mal . « Quand je me relis en phase dépressive, affirme-t-elle par exemple , je trouve tout absolument horrible. Alors je lave du linge en attendant que ça passe. » Ecrire des romans l'a sauvée, dit-elle. S'obliger à rendre une histoire cohérente, à respecter une chronologie, à tenir le chaos en respect. « Toute cette énergie que je dois canaliser, c'est comme dompter une horde de chevaux sauvages ! »

Lectrice enragée depuis son plus jeune âge, amatrice d'Eudora Welty dès dix ans, puis de Flaubert et de Thackeray, Kaye Gibbons ne se contente pas d'à-peu-près en matière littéraire. Son exigence l'a conduite, juste avant Noël 1997, à jeter 900 pages d'un manuscrit qui ne la satisfaisait pas. « La poubelle a été lourde, ce jour-là. Deux ans de travail. Cette première version de ce qui devait devenir *En mon dernier après-midi* était possible, mais ce n'était pas ce que je voulais. Les voix des personnages ne m'envahissaient pas, elles étaient trop dominées par l'Histoire. » Pour ne pas manquer de parole à son éditeur, qui attendait le manuscrit avant le 1er avril, la romancière a donc entrepris d'écrire son livre à jet continu, comme si sa vie en dépendait.

Plantée en survêtement dans une pièce située au centre de la maison ( « pour mieux diriger les opérations »), se nourrissant de Coca light et se lavant quand elle en avait le temps ( « A peu près aussi souvent qu'un clochard sous un pont », dit son mari en riant), Kaye Gibbons a écrit *En mon dernier après-midi* en dix semaines. Pas une de plus. Pour accoucher, au bout du compte, d'un livre à la fois beau, prenant, charnel et d'une remarquable intensité, surtout dans sa première partie. L'histoire d'Emma Garnet, fille d'un riche et odieux planteur du Sud, va cahotant sur les chemins d'un pays secoué par la guerre civile. Une fois encore, Kaye Gibbons donne la parole à une femme qui sent sa fin prochaine. L'heure où les destins, les péchés, les crimes et les châtiments seront arrêtés, pour solde de tout compte.

La romancière a offert à son personnage la chance d'un mariage radieux (inspiré, dit-elle, du sien avec Franck Ward), qui lui donne la force de pardonner. « C'est un sentiment qui ne m'est pas naturel. Alors j'ai laissé Emma Garnet se débrouiller toute seule et elle a découvert qu'il était terrible de perdre son temps avec un quelque chose d'aussi négatif. D'une certaine façon, elle m'a appris la valeur du temps. » Remplie de compassion, Kaye Gibbons fait pour ses personnages ce qu'elle aimerait voir advenir dans la vie réelle : elle les sauve, non de la mort du corps, mais de celle de l'esprit. « J'aimerais, dit-elle, que toutes les vies soient touchées par la grâce. » Avant d'ajouter, grave : « Je suis fière d'avoir vécu trente-neuf ans. Car j'ai été plusieurs fois en danger de perdre non la vie, mais le goût de la vie. » De cette saveur si particulière, faite d'une couleur sur le ciel couchant, d'un beau tableau ou du goût sublime d'un plat du Sud, elle n'entend priver ni ses personnages ni ses lecteurs.

EN MON DERNIER APRÈS-MIDI (*On the Occasion of My Last Afternoon*)  
de Kaye Gibbons.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Sabine Porte, éd. Christian Bourgois,  
306 p., 140 F (21,34 euros ).

Raphaëlle Rérolle

Le Monde daté du vendredi 3 décembre 1999  
Droits de reproduction et de diffusion réservés;  
© Le Monde 1999